

**Discours de Madame Braconnier**  
**Directrice du Collège de Jeunes Filles**  
*Pour la distribution des prix*

Paru dans l'Echo de l'Indre du 16 juillet 1915

Cette année, conformément au désir de M. le Ministre de l'Instruction publique, la distribution des prix aux élèves du Collège de Jeunes Filles a été solennelle et s'est faite au théâtre municipal.

Madame Braconnier, directrice, présidait la cérémonie, et sur les fauteuils de l'estrade prenaient place : MM. Monier, sous-préfet ; Rouet, maire ; Durand, principal du Collège de garçons ; Souffron, président du tribunal ; Coulon, procureur de la République ; Cusson, receveur des finances ; Dagot, lieutenant de gendarmerie ; Martin, inspecteur primaire ; Valette, receveur des postes ; Loutil, juge de paix ; Vergne, substitut ; les professeurs du collège ; Melle Delaume, professeur de sciences au collège de Jeunes filles ; Despruneaux, 1<sup>er</sup> adjoint ; Wauthier, adjoint ; Lambert et Bouquin conseillers municipaux ; Doucet, secrétaire de mairie ; Lamaudière, architecte ; Denis, professeur de musique ; Martin, maréchal des logis de gendarmerie ; Courondin, conducteur des Ponts et Chaussées ; Gaston Marcel Petit.

Aussitôt après la *Brabançonne*, l'hymne belge, exécuté par les élèves du collège accompagnées au piano par Melle Blanchard, leur professeur, M. Monier, sous-préfet, donnait la parole à Madame Braconnier qui sut toucher si juste dans l'excellent discours que nous reproduisons ici.

Mesdames,  
Messieurs,  
Mes chers enfants,

Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique a manifesté le désir que, dans toutes les écoles de France, « *l'année soit terminée par une cérémonie digne de l'heure présente* ». Il a décidé que, partout, le chef d'établissement prononcerait une allocution ; c'est pourquoi vous me voyez aujourd'hui prendre la parole en public avec une émotion d'autant plus grande que c'est la première fois de ma vie.

Après avoir remercié M. Le sous-préfet, M. le Maire et toutes les personnes qui nous font l'honneur d'assister à notre distribution des prix, c'est à vous surtout, mes chères enfants, que je m'adresserai, à vous et à vos chères mamans.

Et de quoi vous parlerai-je, sinon de ce qui, depuis bientôt un an, est notre unique pensée, notre préoccupation de tous les instants : de la guerre !

Mais je veux vous en parler à un point de vue local et presque personnel. J'évoquerai d'abord le frisson d'angoisse qui secoua notre petite ville lorsque l'ordre de mobilisation arriva, ce 1<sup>er</sup> août, que pas un de nous n'oubliera, si longue que soit sa vie ; puis notre admiration devant le courage tranquille, avec lequel nos pères, nos maris, nos frères, nos fils, partirent pour rejoindre leur corps respectif : dans les yeux de chacun on lisait si clairement la volonté de vaincre et de vendre chèrement son existence que les femmes sentirent qu'elles devaient refouler leurs larmes. « *Il fallait que cela arrivât* », telle fut la réflexion de la plupart d'entre eux ; et, dans cette réflexion, il y avait comme une espèce de joie que cela fût arrivé enfin !

Et que dire de l'ordre et de la sérénité avec lesquels, dans la première semaine de la guerre, nos paysans et nos paysannes amenèrent, à notre petite gare, plus de 5000 têtes de bétail en 4 jours !

Je vous raconterai à ce sujet deux conversations qui m'ont été rapportées et qui prouvent que l'amour de la patrie dominait tous les autres sentiments dans les cœurs de nos braves berrichons.

C'était près de la « *bascule* » ; deux paysans causaient pendant que l'on pesait leurs bœufs. – « *Savoir, dit l'un, si on nous les paiera comme 1<sup>ère</sup> ou 2<sup>ème</sup> qualité ?* »

– *Eh ! qu'importe, répliqua son compagnon, pourvu que les Allemands soient vaincus !* »

Un autre disait en caressant la croupe d'un superbe animal : « *Ce ne sont pas les soldats allemands qui mangeront de la viande comme celle-là. J'ai amené ce que j'avais de plus beau.* »

Quel désintéressement dans ces paroles pleines de simplicité !

Je veux vous rapporter aussi les paroles stoïques prononcées devant moi par une paysanne.

Elle passait, sous la pluie, dans sa voiture, et s'est arrêtée pour entendre la lecture du communiqué. Cette lecture terminée, celui qui venait de la faire s'adressant à la foule ajouta : - « *Vous voyez, les nouvelles sont bonnes, que tout le monde soit courageux et tout ira bien !* » Alors, la paysanne, relevant sa tête ruisselante de pluie, cria : - « *Ils n'ont qu'à faire comme moi, monsieur ! Je suis veuve, hier j'ai conduit mon fils à la gare ; aujourd'hui j'y ai mené mes bêtes et je ne pleure pas.* »

Brave femme ! Des larmes me montèrent aux yeux, mais c'était des larmes d'admiration et de fierté. Avec des françaises comme celle-là, on ne pouvait pas ne pas être victorieux !

Maintenant que je vous ai fait connaître l'état d'âme de nos chers paysans, je dois, pour satisfaire au désir de M. le Ministre de l'Instruction Publique, rappeler ce que nous avons fait, dans notre petit collège, depuis le commencement de la guerre, afin de prendre notre part des efforts accomplis par la France entière, pour adoucir les souffrances morales et les misères résultant de l'absence des pères de famille.

Pour permettre aux mères, d'aller sans inquiétude, travailler au dehors, j'organisai, dès les premiers jours d'août, avec l'aide de deux de vos anciennes compagnes, Melles Guibert et Découchant, une garderie d'enfants. Il fallait voir la joie de ces petits jouant sous les grands arbres du collège ! Quelques mères venaient aussi, accompagnées de leurs nourrissons, faire des travaux de couture que nous leur avions procurés. La reconnaissance de ces pauvres gens était touchante. Un père de famille, parti dès les premiers jours, nous fit remercier et nous dire combien il était heureux de sentir ses petits « *à l'abri du soleil et des voitures pendant qu'il n'était pas là.* »

Tandis que ce petit monde jouait dans la cour, le réfectoire du collège était plein du bruit des machines à coudre ; il s'agissait de confectionner le linge nécessaire aux quarante lits que devaient créer les Femmes de France. Beaucoup d'entre vous, Mesdames, étaient là ; il y eut à la fois, en effet, jusqu'à 50 femmes et jeunes filles cousant sans bruit, la pensée envolée vers ceux qui se battaient, et préparant de leurs doigts habiles, les linges et les pansements pour les malades et les blessés qui allaient bientôt venir.

Dès le 13 septembre, en effet, ils arrivèrent. Vous vous souvenez de la foule respectueuse et émue qui les attendait à la gare, des automobiles fleuries qui les transportèrent. Quelle fierté pour nous, élèves et professeurs, de penser que 20 de ces braves seraient soignés au collège ! Et ils le furent avec un tendre dévouement par des infirmières dont quelques-unes sont vos anciennes compagnes.

Enfin ! la rentrée arriva. Ces deux mois d'émotions poignantes avaient rendu graves vos chers visages, mes chères enfants. Vous ne saviez plus jouer. Il fallut presque 15 jours pour que les plus vives d'entre vous fissent de nouveau entendre leurs voix jeunes et fraîches.

Et pourtant depuis le 8 septembre, l'angoisse avait fait place à l'espoir et à la foi en la victoire : les barbares avaient été arrêtés et refoulés, Paris était sauvé !

Vous pouviez jouer et préparer, avec plus de sérieux encore, vos examens ; cela ne vous empêchait pas de penser à ceux qui donnaient leur vie pour vous. Des plus petites aux plus grandes, vous vous mîtes à tricoter : grâce à vos doigts agiles, tous les blessés qui quittaient l'hôpital, purent emporter gants, passe-montagnes, cache-nez, chaussettes destinés à les garantir du froid des tranchées.

Toutes les œuvres de secours vous trouvèrent prêtes, mes chères enfants. Je vous les rappelle en quelques mots :

Le *sou du lycée* d'abord, destiné à lutter contre le chômage féminin, et dont vous fîtes partie dès le début de l'année scolaire.

La *fête de Noël* que vous aviez organisée pour les blessés et les enfants des émigrés.

Les différentes journées : *Belge, Serbe, Française, celle des Orphelins* et de notre *glorieux 75*, auxquelles vous avez participé selon vos moyens.

Vos dons et les nôtres réunis à ceux de nos amis du collège, ont porté la contribution de l'établissement à une somme de 900F environ. Je vous félicite donc de ce que vous avez fait jusqu'ici, mes chères enfants ; mais ne croyez pas que vous devez vous arrêter dans cette oeuvre de solidarité et de pitié. Il nous faut faire plus encore pour nous rendre dignes de ceux qui meurent pour nous, oui, pour nous qui, dites-le vous bien, sommes des privilégiées, car nous n'avons pas été obligées, comme tant d'autres, de fuir devant les envahisseurs, les nôtres n'ont été ni égorgés ni mutilés, et nous dormons dans nos maisons restées debout !

Vous rendez-vous bien compte, mes chères enfants, de la dette immense que nous avons contractée envers tous ceux, chefs et soldats, qui nous ont préservées de ces horreurs et qui luttent, crient et meurent ensemble là-bas, sous la mitraille ? Notre désir constant doit être de nous acquitter, aussi complètement que possible, de cette dette sacrée.

Et savez-vous, mesdames et mes chères enfants comment nous y arriverons ? D'abord en continuant à nous occuper de ceux qui souffrent, en donnant sans compter, oui, sans compter pour toutes les œuvres fondées en faveur des blessés, des réfugiés, des prisonniers, des orphelins, des abandonnés. Donnons, en nous disant bien que nous ne faisons pas l'aumône, que nous payons seulement notre part, la plus petite et la plus facile, de tous les sacrifices nécessaires à la délivrance de notre chère Patrie, si noble et si fière dans sa douleur, objet de l'admiration et de la sympathie du monde entier.

Mais il ne suffit pas de donner son argent, son temps, sa peine pour mériter, en ce moment, le beau nom de *Française*, il faut encore et surtout que nous toutes, mesdames et mes chères enfants, qui appartenons à une classe un peu plus éclairée, nous donnions par notre attitude, nos paroles, nos actes, l'exemple de la confiance et de la foi en la victoire.

Je sais bien où qu'il est des moments où le cœur le plus ferme se sent faiblir, où la plainte est prête à monter, du cœur aux lèvres ! Quand ces instants viendront, pour vous ou ceux qui vous entourent, pensez à la douleur des mères dont les enfants ont été mutilés ou dont les fils ne sont plus ; aux souffrances éprouvées par les prisonniers dans les camps allemands, à celle des soldats dans la boue gluante des tranchées ; et, si tout sentiment de justice n'est pas éteint en vous, vous trouverez comme moi, qu'il est honteux de se plaindre, quand de telles misères existent qu'on n'a pas connues.

Dites-vous encore et dites autour de vous, que si, malheureusement la paix était signée sans que le militarisme allemand soit abattu, ce serait vos jeunes enfants, ô mères ! et vos jeunes époux, ô jeunes filles ! qui, dans cinq ans ou dans dix ans au plus, auraient à recommencer la lutte et dans des conditions certainement moins bonnes.

Je vous rappellerai à ce sujet et pour finir, les paroles de ce pauvre petit soldat, mourant dans la bataille et n'ayant que cette préoccupation : « *Pourvu que les civils tiennent.* »

Les civils, c'est non seulement tous les hommes qui n'ont pas revêtu l'uniforme, c'est nous aussi mesdames et mes chères enfants ; nous qui, je le répète à dessein, ayant le moins souffert, commettrions un crime en osant nous plaindre.

Oui, il faut tenir, et aussi longtemps que ce sera nécessaire, pour que les alliés actuels, aidés de ceux qui vont bientôt se joindre à eux, affranchissent les générations futures de l'oppression germanique.

Je m'arrête en vous suppliant, mes chères enfants, d'employer dignement les vacances qui s'ouvrent et en souhaitant à toutes les mères qui sont là de conserver leurs époux, et leurs fils. Espérons que lorsque la rentrée nous réunira à nouveau, nous pourrons célébrer la délivrance complète de notre France bien aimée et de la vaillante Belgique à laquelle nous devons tant.

&

Madame la directrice fit ensuite la lecture des succès obtenus durant l'année, puis M. Robert, professeur, lut le palmarès. La cérémonie au cours de laquelle les jeunes filles du collège ont bien voulu nous faire entendre le fameux *God save the King* de nos amis les anglais, se termina sur la Marseillaise, chantée en chœur par les élèves.

---